



LA LIGNE DROITE



LA LIGNE DROITE

Un film de

RÉGIS **WAGNIER**

Avec

RACHIDA **BRAKNI**

CYRIL **DESCOURS**

CLÉMENTINE **CELARIE**

SORTIE LE **09 MARS 2011**

Durée : 1h38

DISTRIBUTION / GAUMONT :

Quentin Becker / Carole Dourlent
30 av Charles de Gaulle – 92200 Neuilly/Seine
Tél : 01.46.43.23.06 / 23.14
qbecker@gaumont.fr / cdourlent@gaumont.fr

Site officiel : www.gaumont.fr

Site presse : www.gaumontpresse.fr

RELATIONS PRESSE :

BCG
23 rue Malar - 75007 Paris
Tél : 01.45.51.13.00
bcg@wanadoo.fr



SYNOPSIS

Leïla, après cinq années de prison, retrouve la liberté.

Elle va rencontrer Yannick, un jeune athlète qui vient de perdre la vue dans un accident.

La seule discipline que celui-ci peut pratiquer avec son handicap, c'est la course.

Mais avec un guide, auquel il est attaché, par un fil, le temps de l'entraînement.

Ce sera en l'occurrence, une guide : Leïla, elle-même athlète de haut niveau dans sa vie d'avant.

Leïla se tait sur son passé.

Yannick, étouffé par les marques de compassion de son entourage, va s'arranger de ce silence.

L'entraînement, et puis les projets de compétition vont les aider à se reconstruire, l'un avec l'autre.

Mais il y a des histoires passées qui ne vous lâchent pas, et des sentiments présents, des mouvements du cœur, qui bouleversent les trajectoires.

Il faudra en passer par là pour un jour entrer dans la ligne droite.

ENTRETIEN AVEC RÉGIS WARGNIER

On sait que l'athlétisme est depuis longtemps l'une de vos passions. Vous lui avez d'ailleurs déjà consacré deux documentaires. A quel moment avez-vous envisagé de vous en inspirer pour une fiction ?

Aux Mondiaux de 2003, au stade Charléty, quand je filmais Hicham El Guerrouj à l'entraînement. J'ai vu le coureur non-voyant Aladjî Ba qui, quelques jours plus tard, devait d'ailleurs emporter une médaille de bronze au 400 m. Avec son guide, Denis Augé, ils travaillaient sur la piste, attachés l'un à l'autre par le poignet. Ces deux hommes, le non-voyant avec ses lunettes et le guide, le lien qui les unissait, la dépendance, leurs foulées ensemble... Il y avait là quelque chose de fondamentalement émouvant. Je me suis dit : « Si un jour, je fais une fiction sur l'athlétisme, je partirai de ce lien-là ». Ce qui est amusant, c'est que je faisais un documentaire sur les athlètes parce que justement, je n'avais pas trouvé de fiction. Connaissant la vie de ceux que j'avais choisis de filmer, je trouvais qu'elle était beaucoup plus forte que n'importe quelle histoire inventée. Et finalement, au rendez-vous de ce documentaire, il y a eu l'idée et le désir d'une fiction ! L'an dernier, suite à un projet – MON MINISTRE, une comédie sur le pouvoir et la discrimination, que j'ai dû abandonner à quelques semaines du début du tournage faute de financements, je me suis senti en état d'urgence de travailler, et ce sujet s'est imposé. Il faut dire que j'ai toujours eu le goût de l'athlétisme, même avant mon documentaire CŒURS D'ATHLETES. Pour vous dire, ma première émotion d'athlétisme, c'est Colette Besson aux Jeux Olympiques de Mexico en 1968 ! Cette femme qu'on n'attendait pas et qui l'a emporté... J'ai donc eu envie d'écrire une histoire de deux athlètes qui se rencontrent à travers ce lien qui est aussi, bien sûr, une attache symbolique. Qu'est-ce qu'il y a au-delà du fil ? Voilà, c'est parti de là...

Qu'est-ce qui vous attire tant dans cet univers ?

La pureté, la gestuelle... L'athlétisme est un sport originel qui ramène aux premiers hommes, à la nature humaine, au physique de l'homme qui court parce qu'il faut chasser ou parce qu'il est chassé... Il y a quelque chose qui remonte à la nuit des temps de l'humanité, je trouve magnifique que des gens aujourd'hui perpétuent cela. C'est le premier point. Et puis, par rapport aux autres sports, dans l'athlétisme le plus grand adversaire de l'athlète, c'est lui-même. C'est une discipline où l'on est très souvent face à soi, face à sa détermination, à son désir. C'est très particulier. Il y a quelque chose de très impressionnant chez les athlètes... L'engagement, le but, l'énergie, le travail, la rigueur, le point au bout de la ligne droite, avec peut-être la victoire... Il y en a qui travaillent trois ans pour gagner un dixième de secondes ! Je trouve ça très beau. C'est beau parce que chez les très grands on ne sent pas l'effort, ils déroulent des foulées avec une grâce infinie. En plus, c'est très beau à regarder et... très beau à filmer. Il y a dans l'athlétisme quelque chose de très esthétique.

On a le sentiment que c'est aussi un cadre idéal pour traiter de thèmes qui vous sont chers depuis toujours : l'engagement, le dépassement de soi, la détermination à se trouver soi-même...

Bien sûr, le vrai thème, en profondeur de LA LIGNE DROITE, c'est la résistance, le combat. Contre le mauvais sort. Comment remonter la pente après un événement dramatique, voire tragique. Je pense que c'est en soi qu'il faut aller chercher. Le souffle de vie, la pulsion vitale sont là, au fond de nous, et ils seront toujours plus forts que la pulsion de mort.

Dans le cas de LA LIGNE DROITE, cette résistance est particulière, puisqu'il va s'agir d'entraide, de soutien entre deux êtres accidentés de la vie. Et dans leur cas, ils n'auront d'autre choix que de repousser les limites. Comme s'ils allaient à la découverte d'eux-mêmes. C'est la métaphore de la course elle-même. Pourquoi on court ? Pour qui ? On avance, même si, on ne sait pas vers où, ni vers quoi, ni vers qui. Mais l'essentiel, c'est d'avancer. C'est l'élan, le continu, l'action. La course se nourrit d'elle-même. Le corps travaille, vit, et il apporte cette vie à l'esprit. Courir, c'est une forme de libération. Libération de la pesanteur, des blocages, des contraintes, des chaînes. Libération de l'énergie contenue, des pulsions enfermées. Délirer, ouvrir, libérer. On aurait aussi bien pu appeler le film LA DEUXIEME CHANCE. De manière plus ou moins violente, plus ou moins évidente, nous sommes tous un jour confrontés à l'échec. Vie privée, vie professionnelle, la fin d'un couple, les ambitions déçues, l'abandon d'un projet, sans même parler de la disparition des êtres chers. L'essentiel, dans ces moments là, c'est de refuser l'immobilité, c'est de se mettre en mouvement, en action. Créer le mouvement, la dynamique. C'est toute l'histoire de LA LIGNE DROITE.

Parlons du scénario. Qu'est-ce qui était le plus compliqué ? De définir les personnages, d'inventer ce qu'il y avait au-delà de ce lien symbolique ?

Comme sur mon premier film, LA FEMME DE MA VIE, qui était très personnel, j'ai commencé seul avant de faire appel à des collaborateurs. Puis, j'ai donné ce scénario à lire à quelques personnes de confiance et, en tenant compte de leurs réactions, je me suis remis au travail.



Parce que, à un moment donné, ce lien a des limites. On arrive naturellement à cette question : qui est de chaque côté du fil ? Il a donc fallu que je leur construisse à chacun une vie, un passé voire un mystère. J'ai pensé qu'il fallait que les personnages aient une histoire propre qui vienne s'ajouter à ce lien. Mon goût du romanesque a fait le reste. J'ai donc imaginé deux coureurs, un homme et une femme, deux accidentés de la vie, deux êtres qui, pour des raisons différentes, ont besoin, chacun, l'un de l'autre. Lui, Yannick, athlète prometteur de 25 ans qui a perdu la vue six mois auparavant dans un accident de voiture et qui est dans un état de rébellion contre tout et tous, et elle, Leïla, ancienne athlète, qui sort de prison et qui, comme lui, doit réapprendre à vivre malgré tout, malgré tous...

Comment définiriez-vous les rapports entre Leïla et Yannick ?

La relation de Leïla et Yannick passe donc par ce lien qui les unit lorsqu'ils courent ensemble mais j'ai imaginé qu'ils allaient d'abord travailler sans fil, juste au contact, au toucher. La main, le coude, les épaules, les hanches... Ils sont amenés à se connaître à travers des frôlements, juste de manière sensorielle. Puis ils vont travailler leurs foulées ensemble, obligés d'être dans la même énergie, dans la même puissance, de respirer ensemble. Chacun va avoir de l'autre une connaissance assez animale, assez intime. Mais lui qui ne la voit pas, il veut savoir aussi qui elle est, quelle est son histoire. Elle, justement, ne veut pas se livrer, ne veut pas se raconter. Plus elle impose de la distance, et plus il veut savoir pourquoi elle s'esquive, pourquoi elle reste un mystère. Toute cette quête va finalement provoquer chez lui des sentiments d'attachement, voire d'amour, qu'elle essaye de tenir à distance...

Entre eux, il y a aussi un autre personnage : la mère de Yannick...

Elle a été là dès le départ même si son importance s'est beaucoup accrue au fil de l'écriture, avec l'idée d'en faire une femme de tête, une femme forte, dure, qui fait un métier d'hommes — directrice d'une compagnie d'autocars. J'en ai fait une femme bouleversée par l'accident de son fils mais qui ne le dit pas. Il est



son fils unique, elle l'a élevé seule. Pour elle, cet accident est une véritable déflagration. Elle est sans arrêt en attente de ses réactions, sans arrêt à son écoute. Elle appréhende ses blessures, ses coups de blues. Elle essaye de le ménager, de l'aider, de l'aimer. Bien sûr, c'est compliqué. Il ne supporte pas d'être redevenu pour elle comme un petit enfant, d'autant qu'à cause de la situation, elle a retrouvé des sentiments maternels quasi-exclusifs. Elle accepte puis n'accepte pas la présence de Leïla. Cela crée d'autres tensions...

Avez-vous écrit LA LIGNE DROITE en ayant une actrice ou un acteur précis en tête ?

J'ai écrit pour Rachida Brakni. D'abord parce que c'est une actrice rare - dans tous les sens du terme. Je savais en plus qu'elle avait fait de l'athlétisme dans sa jeunesse, qu'elle courait en national. Avant de partir écrire, j'ai pris rendez-vous avec elle et je lui ai parlé du projet sans entrer dans les détails. Elle m'a dit : « Mes deux passions, ce sont le cinéma et l'athlétisme. Tout ce que tu me racontes me parle... Je suis partante ». Je me suis donc nourri pour écrire de ce qu'elle est, de ce qu'elle dégage, de son histoire, de son origine algérienne... En revanche, pour le jeune coureur non-voyant, j'ai fait un casting normal et, assez vite, j'ai pensé à Cyril Descours.

Pourquoi ?

Je l'avais remarqué dans deux films, UNE PETITE ZONE DE TURBULENCES et surtout COMPLICES où il joue un personnage assez dur, un jeune prostitué, avec des scènes assez dénudées et difficiles à faire. J'ai été frappé, surtout pour un acteur de son âge, par son aisance, par son rapport au corps. On voyait que, dans le jeu, son corps était un atout et pas un handicap. Il avait aussi une espèce d'imperméabilité, de non-compromission que je trouvais très intéressante. J'ai retrouvé ça lorsque je l'ai rencontré. C'est quelqu'un qui est à la fois proche et mystérieux. Il y a une distance chez lui que j'aime bien et qui est agréable pour un metteur en scène. Et puis, il a mordu tout de suite au projet. Quand on a fait les essais, il n'y avait pas beaucoup d'hésitations : c'était lui.

Comment leur avez-vous demandé de se préparer au tournage ? Car, même si le cinéma est l'art de truquer, il leur fallait courir et avoir l'air de vrais athlètes...

On ne peut pas truquer ça. D'ailleurs, lorsque j'ai fait des essais entre les quatre finalistes pour le rôle du jeune non-voyant, deux entraîneurs étaient avec moi pour évaluer leur potentiel sportif. Moi, j'avais fait avec eux des essais de jeu, j'avais mon avis, mais je tenais à les faire courir devant les entraîneurs. Et sur le plan sportif, Cyril s'est imposé, dépassant même leurs attentes. Bien sûr, quand ils ont vu courir Rachida, ils ont dit : « Elle, c'est une athlète ». Tout de suite, tout lui est revenu. La position, les bras, les jambes, les sensations... J'ai demandé à Rachida et à Cyril de s'entraîner comme de vrais athlètes. Très régulièrement et pendant plusieurs mois. Ils sont allés à l'INSEP où s'entraînaient à côté d'eux les athlètes de l'équipe de France. Ils avaient un programme particulier avec de la musculation, du vélo en salle, de la course... Ils ont appris l'échauffement, ils ont appris le décrassage. Dès le départ du projet, la Fédération française d'athlétisme nous a soutenus. Le président Bernard Amsalem, le directeur technique national, Ghani Yalouz... Ils m'ont emmené à l'INSEP, ce sont eux qui ont choisi les entraîneurs, Bruno Gajer et Renaud Longuèvre, le coach de Ladjji Doucouré, et leur ont demandé de s'occuper de Rachida et Cyril. Au début, les entraîneurs

étaient un peu réticents mais ils ont vu très vite qu'ils avaient à faire à des acteurs bosseurs, courageux, déterminés... Rachida et Cyril se sont créés des amitiés avec les entraîneurs, ils ont travaillé en compagnie de Muriel Hurtis, Ladjji Doucouré et Leslie Djhone, ils ont travaillé aux côtés de champions qui les ont pris en affection. Il s'est passé beaucoup de choses côté amitié, solidarité, rencontre...

Pour Cyril Descours, c'était presque un triple apprentissage que vous exigiez de lui : le jeu, l'athlétisme et la non-voyance...

Le jeu, c'est son métier ; l'athlétisme, il a tout de suite mordu d'autant qu'il est très sportif — il pratique les sports de combat, il est ceinture noire de karaté. Pour la non-voyance, on en a beaucoup parlé. On a vu des films ensemble, il en a vu séparément. Il a revu les deux versions de PARFUM DE FEMME, version Gassman et version Pacino. Je lui ai demandé de voir LES SAISONS DU CŒUR de Robert Benton où John Malkovich était incroyable en aveugle. Et puis, je lui ai fait rencontrer des non-voyants, surtout des gens qui avaient été accidentés récemment. Car, dans le film, il y a aussi l'idée du traumatisme : on n'a pas le même comportement lorsqu'on est non voyant depuis 5 ou 6 mois seulement ou lorsqu'on est aveugle, comme Aladji Ba, depuis l'âge de 5 ans. Je voulais aussi que Cyril travaille sur l'état mental du personnage, sur les différentes phases que connaissent les accidentés. Quand l'accident vient d'arriver, il y a une phase de rébellion contre le mauvais sort, et après il y a une phase de dénégation ou de déni : « Je ne suis pas handicapé, je fais les choses comme les autres ». Il y a de la révolte, du désespoir, de la colère, de la résignation, de la souffrance... Toutes choses qui avaient nourri l'écriture. Ses rencontres avec ces gens-là ont beaucoup aidé Cyril et l'ont aussi beaucoup marqué. Pendant le tournage, il y faisait souvent allusion.

Un acteur, c'est à la fois une présence, une voix et un regard. Qu'est-ce que ça change pour un metteur en scène, un acteur sans regard ?

Déjà, il faut s'habituer à changer de vocabulaire, arrêter de dire « Quand tu

verras ça ». Il faut changer les termes, même si Aladji Ba me dit toujours : « Je viens te voir » ou « J’ai vu ton film ». Il faut se mettre aussi beaucoup à sa place dans la construction des scènes, dans leur déroulement. Une ou deux fois, Cyril m’a dit : « Là, il faut refaire la scène parce que à la manière dont j’ai tendu la main, on comprend que je savais que le verre était là ». On ne s’est pas souvent fait piéger parce que Cyril s’est beaucoup entraîné et qu’il est extrêmement précis. Très vite, aussi, je me suis rendu compte de la complication d’exprimer les sentiments quand ils ne s’expriment pas par le regard. Surtout quand il y a des lunettes qui vous mangent le visage. Avec Cyril et avec Laurent Dailland, le chef opérateur, on a beaucoup travaillé là-dessus. Il a fallu trouver autre chose. Ça m’a amené à filmer autrement, à le filmer plus souvent de profil, à ne pas faire forcément de champ contre champ, parce que son sensoriel n’est plus dans la vue, mais dans l’écoute, dans le tactile, dans le contact avec l’air, avec un parfum, avec un bruit. . .

On sait que vous aimez beaucoup travailler avec les acteurs, comment définiriez-vous le plaisir que vous avez eu à travailler avec ces acteurs-là ?

Déjà, leur implication dans ce projet m’a touché. Le sport, les entraînements, la discipline, les attitudes, le texte. . . Il y avait de part et d’autre un grand respect. J’ai travaillé avec chacun d’eux séparément, parce que j’aime bien donner des clés à chacun sur son personnage et ça ne concerne pas forcément le partenaire. En plus, ils ne fonctionnent pas du tout de la même manière. Rachida, c’est. . . Rachida ! Elle est tout de suite là. Et comment ! Rachida peut tout faire. Dès que je lui donne une indication, hop, elle a saisi la nuance et elle y est. . . Cyril, lui, a besoin de plus de répétitions. Mais il a une telle exigence, une telle précision que ce travail préparatoire est très enrichissant. . . Le plaisir est venu aussi du fait qu’ils se sont très bien entendus. Deux mois et demi de sport ensemble ont fait naître entre eux une relation de complicité, de soutien, de solidarité, d’échange, de générosité, de tendresse, d’amitié. . . Ils se sont vraiment estimés et ça a beaucoup apporté au film par rapport à l’écriture. Le film s’est nourri d’eux, de leur talent, de leur présence, de leur présence ensemble. . .

Qu’est-ce qui vous a donné envie de confier le rôle de la mère de Yannick à Clémentine Célaré qu’on n’a pas l’habitude de voir dans ce type d’emploi ?

Je ne voulais pas d’une actrice trop évidente pour le rôle. Et j’aime beaucoup Clémentine, à la fois l’actrice et la personne. Je ne l’ai pas trop vue dans des rôles dramatiques, sauf peut-être au théâtre. Je trouvais que c’était intéressant de lui proposer ce personnage. Elle m’a dit oui tout de suite, sans doute justement parce qu’elle-même se trouvait inattendue dans le rôle. . . D’ailleurs, il n’y a pas beaucoup de seconds rôles mais avec tous, c’était un plaisir. Avec Aladji et Trésor, bien sûr, qui jouaient leurs propres rôles et qui étaient vraiment heureux de participer à ce film. Et puis, quand vous avez quelqu’un comme Seydina Baldé, qui est un sportif de haut niveau, cinq fois champion du monde de karaté, qui veut être acteur et qui a la modestie de passer un casting pour un rôle qui, au départ, n’était pas si important, ce ne peut être que du plaisir. . . Je l’avais déjà rencontré et il m’avait beaucoup plu. J’ai repensé à lui au moment de LA LIGNE DROITE, je lui ai envoyé le scénario en lui proposant le rôle de Franck, un des premiers entraîneurs de Yannick. Il m’a rappelé : « Ça me plaît beaucoup mais tu es sûr que c’est pour le rôle de Franck ?

- Oui, pourquoi ?

- On ne dit jamais qu’il est noir !

- Non, mais moi j’ai pensé à toi pour le jouer. . . »

Ça en dit long, entre parenthèses, sur l’ “ouverture” de notre cinéma. . . La présence de Seydina sur le plateau, sa rigueur, sa discipline, sa disponibilité, tout ça ce n’était que du plaisir.

Filmer l’athlétisme, vous l’aviez déjà fait mais pour des documentaires. En quoi était-ce différent sur ce film ? Quelles questions de mise en scène vous êtes vous posées ?

La différence fondamentale justement, c’est que c’est de la fiction. Ce sont des personnages que j’ai créés, une histoire que j’ai imaginée, que je raconte et que je mets en scène. Notre grande question avec Laurent Dailland, le chef opérateur, c’était donc : comment filme-t-on des personnages qui courent pour

qu’ils ne soient pas juste des athlètes au travail ? On y a beaucoup réfléchi avant le tournage et on a décidé d’être avec eux lorsqu’ils couraient, très proches, comme pour une scène de dialogue, au plus près de leurs émotions. Lorsque vous regardez les courses à la télévision, bien évidemment vous avez le sentiment de vous rapprocher des coureurs mais c’est une proximité illusoire parce que c’est filmé en longue focale. Alors que là, avec une courte focale, vous avez la peine, les sentiments, l’effort, l’émotion, le souffle, le son. . . C’est un peu un plan volé. Avec Laurent, on a trafiqué une petite voiture électrique qu’on a appelée “la papamobile”, qu’on a équipée avec des plateaux sur lesquels s’installait le steadycamer. On pouvait suivre ou précéder les coureurs, ou être à leur hauteur. Etre vraiment en contact avec eux, à 3 m d’eux. La caméra les accompagne. On est dans leur effort, on est dans leur corps, dans leur émotion. . . Mais le sujet du film, à travers l’athlétisme, c’est ce qui unit, oppose, rapproche ou sépare Leïla et Yannick, ce qui se passe entre ces deux personnes blessées, leur histoire, leurs sentiments, leurs peurs, leurs émotions. . .

Et pour la lumière qu’avez-vous dit à Laurent Dailland ?

C’est un film que je voyais très solaire, avec énormément de lumière. D’abord parce que, dans les stades, lorsqu’il fait beau, il y a toujours beaucoup, beaucoup de lumière. Comme c’est un univers que j’aime particulièrement, comme ce sont des lieux que j’aime, c’était galvanisant. Tourner à Charléty, c’est quelque chose ! C’est là que j’avais découvert Aladji et Denis son guide. C’est un stade urbain, il est beau, le ciel est au dessus et dans les gradins, il est partout ! Et je ne vous parle pas de ce que c’était de tourner au Stade de France, en ouverture d’une vraie rencontre d’athlétisme, le meeting Areva, avec juste la possibilité de faire, en moins de six minutes, une seule prise de “notre” course et de ce qui est, en plus, la scène finale. . . Je crois n’avoir jamais ressenti une telle tension avant un tournage. J’avais quarante jours de tournage mais tout le monde, équipe et producteurs, ne me parlait que du 39ème jour, celui qu’on devait faire au Stade de France !

Le tournage de cette scène a été un moment incroyable. Le Stade de France



plein, la pression de plus en plus grande, l’impossibilité de recommencer la prise, le fait qu’on soit à la merci du moindre incident – un flou, un micro qui tombe, une perche qui entre dans le champ. . . , le silence qui régnait à ce moment là dans le stade, l’émotion des acteurs de se trouver dans cette situation imprévue, une émotion immense, incroyable, irrépressible qui rejoignait l’émotion des personnages. . . Tout cela a fait que c’est sans doute l’un des plans les plus bouleversants que j’ai jamais tournés. . . Mais à tous, j’avais dit, je crois, ce que tout metteur en scène a envie de dire : comment fait-on pour que la vie entre dans l’image, que tout ça ait l’air vivant, improvisé, vrai, juste, sorti d’eux et pas écrit par moi ? C’est le plus dur, de faire surgir la vie au milieu du cinéma. Tout compte : les costumes, les décors, les acteurs, la lumière. . .

Non seulement vous avez retrouvé Laurent Dailland à la photo, votre complice depuis EST-OUEST, mais aussi Patrick Doyle qui a signé la musique de tous vos films depuis INDOCHINE. . .

Je ne peux plus travailler sans lui ! J’aime beaucoup son travail. Difficile de ne pas aller vers Patrick, pour ce film dont j’ai tout de suite ressenti qu’il serait “musical”. Le mouvement, le rythme de la course et des entraînements sont tout à fait comparables à la musique minimaliste, façon Philip Glass, ou John Adams. La répétition des mouvements comme la répétition des notes, semblables aux musiques qui accompagnent les derviches tourneurs. Patrick est un mélodiste. De la musique minimaliste, oui, mais avec mélodie et thèmes entrecroisés. Patrick est très sérieux, en tout cas avec moi. Visite sur le plateau, rencontre avec les comédiens, vision des rushes, tout le nourrit et l’inspire. Il s’est très vite imprégné du film, a laissé le temps faire son œuvre, et un jour il s’est enfermé dans son studio à Shepperton, dans la banlieue de Londres. Je l’ai retrouvé là, et nous avons fait nos traditionnelles séances de travail : quelle musique, à quelle place, avec quelle orchestration. J’ai de la chance, Patrick me laisse approcher le processus de sa composition. Le mystère de la création. Je sais qu’il aime beaucoup ce film, et j’ai très vite souscrit à son envie : un orchestre

de chambre, et un piano forte. Dont il a tiré une étonnante puissance, sans en trahir l'intimité.

Vous disiez que vous n'aviez pas réussi à trouver le financement de votre projet précédent, est-ce que LA LIGNE DROITE s'est monté assez facilement ?

Plutôt oui. Il y a eu de la part de ceux à qui je l'ai fait lire, qui ont choisi de le faire et de le financer, un vrai coup de cœur. L'abandon du projet précédent m'avait laissé sonné. Je ne dis pas que j'étais à terre, mais je me suis senti un peu en danger et je pense que l'énergie que j'ai trouvée pour écrire quelque chose d'autre très vite et pour convaincre, est passée dans mes personnages qui sont aussi des personnages en danger ou accidentés. Comme s'il y avait là une vérité qui venait de moi et de mon état - et aussi de la connaissance et de la passion que j'ai pour ce sport qu'est l'athlétisme. J'ai quand même passé beaucoup de temps avec trois immenses champions – Haile Gebreselassié, Heike Drechsler, Hicham El Guerrouj. Leur vie, leurs attitudes, leur modestie, leur pudeur, leur souffrance m'ont forcément nourri pour écrire le destin de Leïla et de Yannick... C'est cette vérité-là je crois qui a touché Sidonie Dumas, chez Gaumont. Dès la première lecture, elle a décidé de s'impliquer dans le projet et son implication ne s'est jamais démentie. Pareil pour Jean Cottin, le producteur, et Yann Arnaud, le directeur de production, qui ont été sur le terrain en charge du film. C'est un des tournages sur lequel j'ai été le plus heureux, où je me suis senti le plus libre - libre de mes émotions, libre de mes doutes, libre de mes joies... Où j'ai laissé beaucoup de part à l'instinct, à l'intuition... Lorsque j'ai rencontré Sidonie Dumas, je lui avais dit que je voulais retrouver l'audace et la liberté d'un premier film. Ce mélange de naïveté, d'inconscience et d'enthousiasme qu'on a lorsqu'on débute et que l'expérience finit par vous faire perdre. Eh bien, c'est exactement dans cet esprit-là que j'ai vécu le tournage de LA LIGNE DROITE.



FILMOGRAPHIE RÉGIS WAGNIER

CINEMA

2007 PARS VITE ET REVIENS TARD

2005 MAN TO MAN

1999 EST-OUEST

4 Nominations dont César du Meilleur Réalisateur et Meilleur Film
Nomination Oscar du Meilleur Film Etranger
Nomination Golden Globes du Meilleur Film Etranger

1995 UNE FEMME FRANÇAISE

Festival de Moscou
Prix du Meilleur Réalisateur
Prix de la Meilleure Actrice
Prix du Meilleur Acteur

1992 INDOCHINE

Oscar du Meilleur Film Etranger
Golden Globe du Meilleur Film Etranger
César de la Meilleure Actrice Catherine Deneuve
Nomination Oscar de la Meilleure Actrice
Nomination César du Meilleur Réalisateur et Meilleur Film

1989 JE SUIS LE SEIGNEUR DU CHATEAU

1986 LA FEMME DE MA VIE

César du Meilleur Premier Film

DOCUMENTAIRES

2003 CŒURS D'ATHLETES

D'OR ET D'ARGENT

LIBAN ANNEE 0

ENTRETIEN AVEC RACHIDA BRAKNI

A quel moment avez-vous entendu parler de LA LIGNE DROITE pour la première fois ?

C'était l'été 2009, Régis Wagnier m'a laissé un message: « Sachez que j'écris en pensant à vous. Dans quelques semaines je vous ferai lire quelque chose. Il n'a rien voulu me dire d'autre. Forcément, j'étais très impatiente de lire, même si c'est toujours délicat lorsqu'un réalisateur que vous aimez vous dit qu'il écrit en pensant à vous, vous avez toujours peur d'être déçu. On s'est rencontré quelques semaines plus tard. J'étais enceinte et j'avais pris près de vingt kilos ! Il m'a demandé quand j'allais accoucher et si après l'accouchement je pensais pouvoir retrouver vite un poids normal et une forme physique normale. Je me suis demandé pourquoi toutes ces questions. En partant, il m'a donné le scénario que j'ai commencé à lire à l'instant où je l'ai quitté. Là, toutes mes interrogations ont volé en éclats. Je l'ai rappelé le soir même pour lui dire que j'étais plus que partante pour une aventure comme celle-là.

Qu'est-ce qui vous a séduite dans ce scénario ?

Tout ! Et surtout, c'est la première fois où mes deux passions se trouvaient réunies. Je me suis retrouvée en effet à faire ce métier pas tout à fait par hasard mais un peu quand même : adolescente, je faisais du sport de haut niveau et, à un moment donné, mon corps ne suivant plus, j'ai dû arrêter, et... je suis devenue actrice. J'étais cadette, je faisais du sprint, j'étais classée en national, j'espérais en faire mon métier et je me destinais au 400 m haies qui est une épreuve maîtresse de l'athlétisme. Donc de me retrouver dans un film qui me donnait la possibilité de jouer une athlète de haut niveau, c'était inespéré ! En plus, je venais d'avoir 33 ans, c'était le moment où jamais. Ce qui m'a séduite

aussi bien sûr, c'est l'occasion de travailler avec Régis. C'est un réalisateur qui a toujours fait des cadeaux magnifiques aux actrices. Quand je vois JE SUIS LE SEIGNEUR DU CHATEAU, INDOCHINE, EST-OUEST, les femmes y ont toujours des partitions extraordinaires à jouer. En lisant le scénario de LA LIGNE DROITE, je voyais le parcours du personnage et tout ce que je pouvais explorer à travers elle. C'était en même temps une gageure et un très beau cadeau. En plus, on sent au-delà des mots un véritable engagement qui vous donne envie d'avoir à votre tour un engagement total...

Comment définiriez-vous votre personnage ?

C'est difficile parce qu'il y a tellement de cheminements dans tous les personnages de ce film... Disons qu'au moment où le film commence, Leïla n'a qu'un objectif elle est déterminée, entière et pour récupérer cet enfant, elle est prête à tout mettre de côté - sa part de féminité, ses envies, ses désirs, ses sentiments, ses émotions... Elle a tout rangé dans des compartiments et n'entend pas se laisser submerger par ça. Mais, comme souvent dans la vie, c'est beaucoup plus compliqué qu'on ne le croit. On a beau se préparer aussi bien psychologiquement que physiquement à une situation donnée, on s'aperçoit vite que la réalité est beaucoup plus complexe qu'on ne le pensait.

Qu'est-ce qui vous touche le plus chez Leïla, qu'est-ce qui vous rapproche d'elle ?

J'aime les êtres qui sont pleins de fêlures, de brèches, et chez qui tout peut voler en éclats à tout moment... J'aime aussi la combativité de Leïla, sa détermination à ne pas lâcher prise malgré les obstacles. Enfin, il y a autre chose qui

me touche et qui, d'ailleurs, m'étonne moi-même - comme quoi, j'ai changé et que c'est sans doute le bon moment pour moi de faire ce film ! — et qui est dû à l'arrivée de mon fils. Ce qu'il fallait aller chercher dans les scènes où Leïla parle de Souley, son fils, je n'ai pas eu à aller le chercher très loin... Très vite, j'ai fait corps avec elle — ou elle a fait corps avec moi, à un moment, on ne sait plus très bien d'ailleurs. C'est comme un papier calque. Disons que j'ai ramené ce personnage à moi et que ce personnage m'a ramenée à elle et que, pendant le tournage, on a fait corps sans que rien ne nous sépare.

C'est la première fois que vous avez un rôle aussi physique... Avez-vous envisagé l'entraînement sportif comme un élément indispensable à la préparation de votre rôle ?

Je ne me suis même pas posé la question, il était évident qu'à partir du moment où le rôle était physique, je devais travailler suffisamment en amont pour avoir la morphologie d'une athlète de haut niveau. Comme j'ai eu par le passé des séances d'entraînement très lourdes, je savais ce que ça représentait... En plus, dans l'athlétisme, et peut-être dans le cyclisme aussi, il y a ce temps, ce chronomètre, la ligne chronométrique qu'il faut sans cesse repousser. Ça paraît totalement fou de fournir des heures et des heures de travail pour grappiller quelques centièmes de secondes. J'en avais conscience mais ça ne me coûtait pas. Au contraire même. J'ai eu beaucoup de plaisir à retrouver les sensations que j'avais quand, gamine, je rentrais de l'entraînement et que j'avais l'impression de flotter sur un nuage parce que j'avais justement la perception de chaque pore de mon corps. Ça a donc été des grands moments de bonheur malgré les blessures — on n'y échappe pas. Il a juste fallu très vite mettre tout en place pour que le corps ne vous lâche pas : l'alimentation, les massages, les



échauffements, les phases de récupération... C'est un travail qui prend toute la journée. Au départ, c'était trois fois par semaine. Ensuite cinq à six fois parce qu'en dehors de l'INSEP, je faisais parallèlement deux séances de musculation de trois heures. Tout ça pendant presque cinq mois...

Pendant cette période-là, faisiez-vous le lien entre la préparation physique et la préparation du rôle ?

Non. Aucun lien ne s'est fait. D'ailleurs, je n'avais pas envie d'entrer dans le film trop en amont. Il y a donc eu d'abord la première phase purement physique et axée sur le travail du corps, et puis un mois et demi avant le début du tournage, on s'est vu avec Régis pour faire des lectures. Là, il m'a donné des pistes sur le personnage. On a échangé nos points de vue, nos propositions, on a revu certains détails ensemble et c'est comme ça que, petit à petit, les choses se sont regroupées.

Quelle a été votre impression lorsque vous avez rencontré Cyril Des-cours pour la première fois ?

La première fois que j'ai vu Cyril, c'était à l'INSEP justement. Je ne le connaissais pas, j'ai vu un garçon lumineux et solaire. C'est ce qui m'a d'abord frappée, et puis très vite, j'ai compris que j'avais affaire à un garçon qui fait très jeune et qui, en même temps, a une maturité incroyable. C'était assez troublant et c'était parfait pour le rôle de Yannick... Ensuite, on a appris à se connaître en s'entraînant ensemble, on a vraiment fait connaissance sur le tartan.

Yannick donc est un athlète non-voyant. Qu'est-ce que ça représentait pour vous de jouer avec un partenaire sans regard ?

Eh bien, ça passe ailleurs, ça passe par autre chose. Cyril était tellement investi dans son rôle qu'en fait, je ne me suis jamais posé la question. J'avais de sa part une attention et une acuité incroyables alors que, paradoxalement, je ne voyais pas ses yeux. Je ne voyais pas ses yeux mais j'avais son regard,

ça, c'est sûr ! Je mesure d'ailleurs à quel point ça a dû être compliqué pour lui, parce que, justement porter des lunettes noires ou avoir ces espèces de lentilles qui lui donnent un regard sans vie, c'est difficile, c'est une incroyable gageure. Mais Cyril est très combatif, c'est un bosseur. On sentait qu'il avait beaucoup travaillé en amont, qu'il avait vraiment réfléchi à son personnage. Ce n'est pas si courant d'avoir affaire à des acteurs qui ont autant de détermination, de rigueur et de précision.

Qu'est-ce qui était le plus difficile avec lui ? Les scènes de course où vous le guidez ?

Oui, bien sûr. Ce n'était pas évident parce qu'il nous fallait, pour le coup, être dans la foulée l'un de l'autre, trouver la même respiration, un même souffle...

N'est-ce pas une belle métaphore du jeu entre deux acteurs ?

Si, complètement. Ce n'est pas toujours évident de trouver une telle connivence, une telle complicité avec un partenaire. Là, avec Cyril, c'est passé par le corps d'abord et je suis sûre que ça nous a apporté beaucoup de choses. Il y avait cette attache qui unissait à la fois les personnages et nous et qui était en effet une belle métaphore du lien, de la connexion, de l'écoute qu'il y a eu entre nous...

Y avait-il des scènes que vous appréhendiez particulièrement ?

Au départ, les scènes de jeu pur, mais très vite, dès que le tournage a commencé et que j'ai vu à quel point Régis était présent et précis dans sa direction d'acteurs, je me suis totalement abandonnée à lui. J'avais vraiment la sensation d'être prise par la main et que je ne pouvais donc pas me perdre dans ce labyrinthe.

Même pour des scènes de grande émotion comme celle où Leïla va voir son beau-frère pour lui réclamer son fils, ou comme celle où, croyant

être reconnue, elle est incapable d'entrer dans le stade et de courir ?

Surtout pour celles-là ! Tout se passe dans l'instant... La scène avec le beau-frère dans son atelier, justement, je ne voulais pas trop y penser, je ne voulais pas la répéter. J'avais dit à Régis : « Laissons faire, voyons ce qui va se passer et puis après, en fonction de ce que je te propose, tu verras ce qu'il faut corriger... ». Juste avant la scène, alors qu'il avait donné le moteur – j'ai adoré ça ! - il est venu me dire deux trois mots à l'oreille qui, tout d'un coup, recentraient la scène et ça a été des prises extraordinaires ! En plus, Grégory Gadebois, qui joue mon beau-frère, est un partenaire fabuleux. D'ailleurs, et c'est important, tous les partenaires que j'ai eus sur ce film étaient formidables. Il s'est toujours créé, il s'est toujours passé quelque chose entre nous tous. Et puis, Régis intervenait à tout moment et il avait toujours, s'il sentait qu'on déviait, le mot qu'il fallait pour nous recentrer, pour nous faire retrouver l'enjeu principal de la scène. Je me souviens lors de la scène où Leïla s'effondre et se laisse glisser à terre, incapable de rentrer sur la piste, il m'a dit : « Regarde en face de toi, le stade est plein ». C'était pile ce dont j'avais besoin. Il me manquait cette dimension-là, la dimension de l'extérieur, du danger, de l'arène. Ces quelques mots ont suffi à me la donner...

Qu'attendez-vous d'un metteur en scène en général ?

D'abord le travail, la rigueur, je me rends compte que j'ai besoin d'admirer quelqu'un pour tout lui donner. Admirer quelqu'un ce n'est pas se fier à un C.V. ou à des distinctions, c'est avoir affaire à quelqu'un qui sait ce qu'il fait et pourquoi il le fait. Je ne me suis jamais considérée comme une artiste mais comme une interprète au service de quelqu'un. Régis a, en plus, cette qualité rare que j'adore dans le travail : une grande exigence et la capacité de... déconner ! Dans le travail, j'ai besoin de rire sinon, très vite, ça devient mortifère et j'ai l'impression que tout chez moi se fige et se tend. Avec Régis, on travaille à la fois dans la rigueur et dans la bonne humeur. C'était vraiment un tournage heureux... J'ai souvent fantasmé un metteur en scène idéal : quelqu'un avec qui je peux rire et qui peut m'emmener explorer des choses pas évidentes,



avec qui on peut s'amuser et être exigeant. Voilà, Régis est l'incarnation de mon fantasme de metteur en scène !

Une des rares partenaires féminines que vous avez sur LA LIGNE DROITE, c'est Clémentine Célarié, vous-vous connaissiez ?

Comme pour les autres, on ne s'était jamais rencontrées. J'ai trouvé que c'était une partenaire incroyable. J'ai beaucoup aimé sa transformation physique, preuve une fois de plus que ce ne sont pas les acteurs qui sont réfractaires au changement mais que ce sont plutôt les réalisateurs qui manquent parfois d'imagination. Cette coiffure, la ligne qu'elle avait trouvée, ses lunettes, ses vêtements... tout ça la métamorphosait totalement. Ça lui donnait quelque chose d'un peu rigide, d'autoritaire, ça définissait son statut social mais on voyait aussi tout ce que lui apportait Clémentine - la mère, la femme... J'aime beaucoup cette contradiction qu'elle a apportée au personnage. En règle générale, c'est d'ailleurs un peu le dénominateur commun de tous ces personnages écrits par Régis. Des contradictions très fortes. Leïla qui ne veut pas se laisser traverser par les émotions mais qui, finalement, fait voler en éclats toutes ses barrières, toutes ses défenses. Yannick, personnage très dur aussi, notamment avec son entourage, et qui finit, au-delà de sa colère, par laisser éclater son désespoir, par laisser sentir comment il se bat et à quel point sa cécité est quelque chose de douloureux, qui le met à vif...

Quel souvenir gardez-vous de la scène finale au Stade de France...

C'était très émouvant pour moi... J'ai aimé être là et regarder Cyril et Seydina courir, je vivais cette course à travers eux, comme s'ils la faisaient pour moi. Lorsque, après cette course, on s'est retrouvés, tous les deux avec Cyril, pour tourner la scène finale, tout s'est soudain mélangé... Ce n'étaient plus seulement Yannick et Leïla, c'étaient aussi Cyril et Rachida. On n'était plus au cinéma, il y avait l'émotion de nos personnages et notre émotion à nous. C'était comme l'aboutissement de tous ces mois de travail. Mais je ne veux pas extraire un moment de toute cette aventure parce que c'est un tournage que j'ai vécu pleinement. Chaque scène, chaque jour est imprimé dans mon disque dur, je n'extrais donc rien, je garde tout.

ENTRETIEN AVEC CYRIL DESCOURS

Comment Régis Wagnier vous a-t-il parlé du film la première fois où vous vous êtes vus ?

Mon agent m'a prévenu que Régis avait demandé à me rencontrer. Juste pour un entretien. Ce n'était ni une audition, ni un casting. On s'est donc vus dans les bureaux de la Gaumont. On a beaucoup parlé. Du film bien sûr et de Yannick - je savais déjà que c'était un personnage de sportif et de non-voyant - mais aussi de beaucoup d'autres choses. C'était assez informel. Si bien d'ailleurs, qu'en le quittant, je ne savais pas ce qui allait se passer, si j'allais le revoir ou non. Quand on fait un casting, on sait si ça s'est bien passé ou non. Là, je ne savais pas quoi penser. Quelque temps après, mon agent m'a dit que j'allais passer une audition qui était à la fois un essai de jeu et un essai sportif. On a fait ça à l'INSEP, l'Institut national du sport, où s'entraînent tous les champions. C'était impressionnant. Moi, je trouvais l'histoire tellement géniale et le rôle tellement excitant, d'autant que je suis moi-même très sportif...

... vous pratiquez quel sport ?

Je fais du karaté depuis dix ans maintenant et puis aussi un peu de footing et de natation ... Dès que j'ai su, donc, que j'allais passer les essais, je me suis entraîné. Je suis allé tous les jours au stade avec des amis, avec ma copine. Je courais, j'alignais des lignes droites. En même temps, je n'avais aucune notion de ce qu'était la foulée athlétique, ni de comment on court un sprint, j'essayais simplement d'aller le plus vite possible ! Je me souviendrai toujours de la première fois où j'ai essayé de faire un 400 m. Au bout de 250 m, je ne pouvais plus, je n'avais plus aucune énergie. J'ai terminé en marchant ! On a d'abord fait cet essai de course puis on a joué la scène qu'il nous a donnée. C'était une scène que Régis avait écrite exprès : Yannick attend que sa mère vienne le chercher et quelqu'un passe dans le couloir, et il interpelle cette personne

qu'il ne voit pas et il y avait tout un dialogue... Pour ça aussi, je m'étais préparé au maximum en m'habituant à faire des choses en fermant les yeux. Je ne voulais pas rater ce rôle.

Vous aviez lu le scénario ?

Non pas encore ! Je ne savais que ce que Régis avait bien voulu m'en raconter mais déjà, je voulais le faire. Puis, on s'est rencontrés une troisième fois. Là encore, on a parlé de choses et d'autres, et au moment où je parlais, il m'a donné le scénario. Je n'étais pas assis dans la voiture que j'ai commencé à le lire. J'ai rappelé Régis le soir même pour lui dire que j'adorais cette histoire.

Qu'est-ce qui vous a le plus touché, plu ou surpris dans le scénario ?

Déjà, je ne savais pas que Régis était un passionné de sport mais j'ai tout de suite senti dans le scénario quelque chose de vrai, de vécu. Ces descriptions de courses, ces scènes qui se passent dans un stade ou dans des endroits d'entraînement... Cette vérité et cette vérité m'ont frappé. Mais surtout ce qui m'a touché, c'est la souffrance de Yannick – et comment elle était écrite. On pouvait croire à première vue qu'il n'est que rage et colère mais c'est parce que, à l'intérieur, il est vraiment brisé. J'ai été très ému par le parcours de ce personnage qui commence cassé en mille morceaux et qui, petit à petit, grâce à Leïla, se reconstruit... Comme cela venait en plus du double défi de jouer un sportif et un non-voyant, j'étais encore plus excité à l'idée de jouer Yannick.

Comment se prépare-t-on à jouer un non-voyant ?

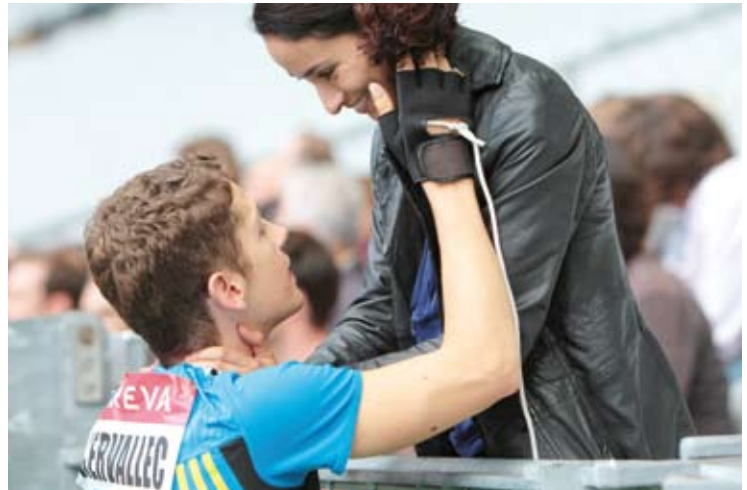
C'est quelque chose de complètement inconnu, à la fois attractif et effrayant...

D'abord, j'ai beaucoup fermé les yeux... J'ai essayé de me mettre à la place des non-voyants et d'imaginer ce qu'ils ressentent, tout en sachant que je ne pourrais jamais le comprendre car même si je reste les yeux fermés pendant une heure, je sais que je vais pouvoir les rouvrir. Pas eux. J'en ai rencontrés, je les ai beaucoup observés. Je ne sais pas bien comment décrire le travail que j'ai fait mais ce qui m'a énormément apporté, c'est d'être en contact quasiment tous les jours avec des non-voyants. Du coup, il y a quelque chose qui s'est opéré d'eux à moi de totalement naturel, presque de l'ordre de la transmission... J'ai beaucoup travaillé avec un athlète non voyant qui s'appelle Aladji Ba (qui joue son propre rôle dans le film) qui est aveugle depuis l'âge de 5 ans et qui pratique l'athlétisme depuis très longtemps. Il a gagné des médailles olympiques, il travaille avec plusieurs guides, il s'entraîne notamment à l'INSEP, là où l'on a fait nos entraînements trois, quatre fois par semaine. Je l'ai beaucoup vu pendant toute la préparation. C'était très enrichissant. D'autant qu'Aladji Ba est extrêmement généreux. Simplement d'être en sa présence et celle d'autres athlètes non-voyants, il s'est fait comme un transfert. Du coup, ce n'était plus tellement une question de fermer les yeux, c'était quelque chose qui venait de l'intérieur...

Et l'entraînement sportif, vous avez aimé ça ?

Enormément ! Ça m'a beaucoup plu et ça m'a beaucoup apporté. Mais c'était intense, très intense même. Avec Rachida, on a travaillé avec deux entraîneurs de l'équipe nationale d'athlétisme, Renaud Longuèvre et Bruno Gajer. C'étaient donc des séances sportives de haut niveau. Rachida et moi, on a tout de suite été dans le bain. Bien sûr, on a fini par se blesser. Ce qui a fait dire à Ladjji Doucouré, qui s'entraînait souvent à l'INSEP en même temps que nous, que nous étions devenus nous aussi de vrais athlètes puisqu'on se blessait ! C'est vrai qu'on ne peut pas y échapper quand on s'entraîne de manière aussi intensive. Travailler avec ces





gens-là de haut niveau, qui nous ont enseigné toutes ces techniques, c'était génial. J'ignorais tout de l'athlétisme et j'ai découvert un monde nouveau, non seulement un monde de technique, de performance, d'exigence mais aussi un monde de solidarité, d'accueil, de bienveillance. On a été vraiment choyés dans ce centre et je sais que ça va me manquer... C'était quelque chose de très fort.

Etait-ce facile de faire le lien entre cette préparation et le travail d'acteur ?

Pour être franc, pas si facile que ça. C'était assez étrange parce que même la manière dont Régis avait prévu notre préparation était très axée sur le sport. Bien sûr, j'avais eu l'occasion de rencontrer des non-voyants, j'étais allé dans un centre de rééducation visuelle, j'avais travaillé cet aspect-là du personnage, il n'empêche que le travail sportif était permanent et qu'à un moment, je me suis dit : « Mais le tournage va commencer dans un mois ! Il faut absolument que je travaille sur la non-voyance ! ». Le travail avec le lien, courir les yeux fermés... Heureusement, cela a coïncidé avec le début des séances à deux avec Rachida ou avec Seydina Baldé, mon autre guide qui, lui, est un ancien sportif de haut niveau (quintuple champion du monde de karaté)... En fait,

la préparation au travail d'acteur s'est faite à ce moment-là, au croisement entre le monde sportif et le monde de la cécité, quand on a commencé Rachida et moi, à courir avec l'attache. J'étais alors à sa merci, je devais lui faire confiance et ce lâcher-prise n'était pas facile, d'autant qu'il est assez contradictoire avec l'athlétisme où l'on veut tout contrôler : on veut être dans la position parfaite, on veut faire le chronomètre le plus rapide, alors que là il fallait tout abandonner à l'autre. J'ai trouvé le personnage dans ce mélange des deux opposés, du contrôle et de l'abandon...

Ne pourrait-on pas dire que c'est une bonne définition du jeu d'acteur ?

Le contrôle et le lâcher-prise ? Si, bien sûr. En même temps, il s'est passé entre Rachida et moi quelque chose d'exceptionnel. Quand on a commencé le tournage proprement dit, je me suis vite rendu compte qu'avec elle, ce n'était plus une question de contrôle ou de lâcher prise mais vraiment d'écoute. On l'avait déjà expérimenté dans le travail de course guidée. On dit toujours que lorsqu'on a un sens en moins, les autres se développent davantage. C'était vraiment ça. L'écoute a pris une importance primordiale entre nous, d'autant plus que je pouvais avoir besoin de plusieurs prises pour me chauffer alors que Rachida peut tout donner tout de suite. Il y avait quelque chose à trouver entre nous. On s'est apprivoisé mutuellement. C'est d'ailleurs ce que doivent faire le coureur et son guide. S'ils gagnent, ce n'est pas qu'ils sont les plus rapides ou les plus forts, mais surtout parce qu'ils arrivent à être synchrones. C'est ce que nous a dit notamment Denis Augé, le guide d'Aladi Ba. Etre guide, nous a-t-il expliqué, ce n'est pas seulement venir aux entraînements, faire sa séance et repartir. Un guide partage finalement beaucoup de choses avec "son" coureur. Ça devient une communauté, une vie à deux. Le travail avec Rachida a été du même ordre. On a vraiment été ouvert l'un à l'autre, à l'écoute l'un de l'autre. C'était d'autant plus facile avec l'ambiance de concentration que faisait régner Régis sur le plateau. Il y a eu des moments magiques, des instants où l'on a senti une véritable osmose avec toute l'équipe. Tout ça n'aurait pas été possible sans cette préparation intensive...

Qu'est-ce qui fait à votre avis la ressemblance entre un athlète et un acteur ?

La concentration, le fait d'être dans l'instant présent : si l'athlète qui est dans les star-

ting blocks pense à autre chose, il rate son départ et si l'acteur n'est pas dedans au moment du « Moteur », il rate aussi sa scène... Peut-être aussi beaucoup de travail en amont, et puis, au moment voulu, laisser tout le travail derrière et se donner à l'instant présent à 100%.

Y avait-il des scènes que vous appréhendiez particulièrement ?

Il y a beaucoup de scènes très intenses dans ce film... Peut-être la scène dans la mer en Bretagne où Yannick manque de se noyer... Il y avait aussi la scène dans la voiture lorsqu'il revit son accident et qu'il a une sorte de crise d'angoisse... Et bien sûr, la course finale qui devait se dérouler au Stade de France, pendant une vraie compétition – le meeting Areva – et pour laquelle on n'avait droit qu'à une seule prise ! C'était en plus l'aboutissement de beaucoup de choses, l'aboutissement de tout cet entraînement, l'aboutissement de ce tournage, de toutes ces scènes qu'on a travaillées avec Rachida, c'était en même temps la fin du film... On s'attendait à ce que ce soit fort, et pour des tas de raisons ça l'a été mille fois plus ! On a été littéralement submergés par l'émotion... En fait, il y a beaucoup de scènes que je redoutais. J'essayais de ne pas y penser et juste de les appréhender au jour le jour. Déjà, je ne suis pas d'une nature à être rongé par le trac mais surtout j'ai senti très vite que je pouvais faire confiance à Régis. C'est ce qui m'a permis finalement d'être plutôt serein. Quand dès les premiers instants du tournage, vous voyez que vous avez affaire à quelqu'un qui sait ce qu'il veut, qui l'exprime très bien, vous ne pouvez qu'être rassuré. C'est un peu comme le guidage : on sait que ça va être difficile de faire un 400m sans voir, sans savoir où on va, mais si on a confiance dans la personne qui nous guide, on sait qu'on va y arriver. J'ai senti, quelque temps après le début du tournage, que j'étais vraiment dans le film, dans le personnage. Au tout début, quand j'étais cadré de loin, je fermais les yeux derrière mes lunettes noires pour être dans la peau de Yannick mais au bout d'un moment, je n'ai plus eu besoin de ça. J'étais tellement dedans qu'il m'arrivait même de ne pas voir les obstacles et de trébucher.

Est-ce facile pour un acteur de ne pas jouer du tout avec le regard ?

Je n'ai pas réussi à savoir si c'était plus difficile ou pas de jouer sans le regard. Quelque

part, c'est presque un souci de moins ! On ne se pose plus ces questions du genre « où est-ce qu'il faut que je place le regard ? ». En même temps, on est privé d'un outil important. Mais du coup, on joue avec tout le reste. L'ouïe, les gestes, le corps, et même l'odorat... C'était vraiment une expérience singulière en tant qu'acteur de ne pas jouer avec les yeux. C'était quelque chose de très sensoriel, de presque animal...

Qu'est-ce qui caractérise les rapports de Yannick et Leïla ?

Au départ, ils essayent de s'apprivoiser, de se connaître, mais surtout ils se testent, ils testent leurs limites, notamment Yannick qui est très dur au début parce qu'il n'a pas encore fait le deuil de la vue. Il est agressif, indomptable, et elle, elle arrive avec la carapace qu'elle s'est forgée en prison. Forcément, ils vont s'opposer. Mais comme ils ont besoin chacun l'un de l'autre... Ils vont apprendre à travailler ensemble, à transpirer ensemble, à souffrir ensemble... Une intimité va se créer... Yannick trouve en Leïla enfin un répondant, il sent chez elle une blessure peut-être aussi profonde que la sienne, une rage semblable à la sienne, comme s'ils étaient faits pour se rencontrer. Leurs blessures, leurs déchirures vont finalement les rapprocher et leur permettre de se reconstruire ensemble...

Quel est à votre avis le meilleur atout de Rachida pour jouer Leïla ?

Le meilleur atout de Rachida tout court, déjà, c'est son immense talent, sa volonté, sa détermination... Elle a commencé l'entraînement peu de temps après avoir accouché, ce n'était pas évident. C'est une fonceuse, une bosseuse et comme on est tous les deux assez travailleurs, on s'est tout de suite compris par le travail. Le meilleur atout de Rachida pour jouer Leïla, c'est qu'elle donne tout tout de suite, ce qui ne peut que servir ce personnage d'écorchée vive qui sort de prison. Je ne sais pas si c'est son passé d'ancienne sprinteuse, mais dès qu'il y a le premier « Action », Rachida est au top. Quelque chose jaillit qui est impressionnant... C'est ce qui fait qu'elle est si juste...

Il y a un autre personnage important dans la vie de Yannick, c'est sa mère...

Entre eux, les rapports sont forcément compliqués. On imagine bien Yannick avant son accident : il avait une vie sympa, il était avec une fille, il avait du succès dans l'athlétisme, tout allait bien pour lui, et puis il a eu cet accident de voiture, il a dû tout abandonner, il s'est retrouvé au bercail chez maman qui, bien sûr, le sur-protège. En plus du drame d'avoir perdu la vue, c'est un retour en enfance, ou plus exactement un retour à l'état infantile, et c'est très difficile pour lui de l'accepter. J'en ai parlé avec un garçon non-voyant qui m'a beaucoup touché. Il a 20 ans, quand je l'ai rencontré il venait de perdre la vue à la suite d'une maladie qui, en six mois, l'avait privé de l'usage de ses yeux. Tout de suite, j'ai senti des correspondances entre lui et Yannick. On a évoqué les difficultés des non-voyants avec leur entourage qui veut bien faire, qui veut aider, qui veut tellement tout faire à leur place qu'ils les rendent encore plus infirmes qu'ils ne sont... C'est ce que dit Yannick en Bretagne : « Je crois que si je les écoutais je perdrais la mémoire aussi ». Les rapports de Yannick avec sa mère sont très difficiles parce qu'elle veut tout faire pour lui et il ne le supporte pas. Déjà, il ne supporte pas son handicap, il supporte encore moins qu'on lui souligne son handicap en voulant trop bien faire, en le sur-protégeant...

Quel type de partenaire est Clémentine Célarié ?

Elle est parfaite. C'est comme avec Rachida, on n'a pas besoin de beaucoup parler. On a justement commencé par une scène assez conflictuelle où elle lui fait croire qu'il a gagné aux dés. Tout de suite, Clémentine a été le personnage, cette mère qui est là, attentive, possessive, sur-protectrice...

Qu'est-ce qui vous a finalement le plus surpris en travaillant avec Régis Wargnier ?

Le plus impressionnant avec Régis sur ce film, c'était d'abord sa passion, son bonheur, à filmer ce monde de l'athlétisme. En apprenant à le connaître, en regardant ses documentaires, en voyant ses films, notamment EST-OUEST avec cette fabuleuse scène d'évasion à la nage, je me suis rendu compte à quel point c'est quelque chose

de profond, d'essentiel chez lui... Ensuite, ce sont ses qualités de directeur d'acteurs. C'est un véritable musicien qui est attentif à chaque note et qui, surtout, sait comment susciter chez vous telle nuance ou telle autre, en l'exprimant tellement clairement qu'on arrive à intégrer sa remarque tout de suite. C'est quelqu'un d'extrêmement sensible et comme je jouais avec les sens, je me suis véritablement laissé guider par lui. Il est toujours à l'écoute et je dirai même à l'affût. Après chaque prise, il ne cesse d'affûter encore plus, d'améliorer, de creuser, creuser... Il a vraiment l'œil partout aussi bien dans le jeu que dans le geste sportif ou le cadre de la caméra, ou le son... Tout en étant drôle et chaleureux, il sait faire régner sur le plateau une véritable ambiance de travail, une formidable concentration. On voyait qu'il était heureux de faire ce film. Il l'était tellement qu'il a communiqué ça à tout le monde. Un vrai bonheur de travailler tous ensemble.

En quoi diriez-vous que Yannick est proche de vous ?

... Je ne sais pas... Il est non-voyant et athlète, deux choses très fortes, et je ne suis ni l'un ni l'autre... Peut-être que, comme moi, une fois qu'il sait ce qu'il veut, il y va à fond... C'était vraiment un travail passionnant et profond, ce personnage. Il fallait lui trouver toute une gestuelle, une manière de se déplacer, d'écouter, de parler qui ne sont pas les miennes et en même temps, il ne fallait pas non plus que ça me soit trop étranger... Après, forcément, Yannick fait résonner d'autres choses, plus personnelles, plus profondes, qu'on n'a pas forcément tout le temps la possibilité d'exprimer...

Après le tournage, vous êtes allés avec Régis Wargnier assister à Barcelone aux Championnats d'Europe...

C'était comme un épilogue logique du film. D'aller voir courir toutes ces personnes avec qui on s'est entraîné quatre mois à l'INSEP... Ladj Doucouré, Muriel Hurtis, Eloïse Lesueur, Kafétien Gomis, j'en passe et des meilleurs... Ces sportifs de haut niveau nous ont tellement entourés pendant toutes ces semaines d'entraînement, ils ont été si généreux envers nous, ils ont pris le temps de nous expliquer les exercices, les gammes... si bien que j'étais très heureux de pouvoir être là à mon tour et les soutenir.

ENTRETIEN AVEC CLÉMENTINE CÉLARIÉ

Dans LA LIGNE DROITE, vous jouez une mère possessive, un personnage plutôt dur dans lequel on a peu l'habitude de vous voir. Avez-vous été surprise quand Régis Wagnier vous a proposé ce rôle ?

Très surprise ! Parce que non seulement c'est à l'opposé des rôles qu'on me propose habituellement mais c'est surtout à l'opposé de ce que je suis. Et justement, c'est ce qui était intéressant. Ce rôle m'a plu tout de suite parce que cette Marie-Claude est une mère possessive et autoritaire, plutôt pesante pour son fils dont elle a du mal à accepter le handicap, qui veut donc le surprotéger, et à qui l'arrivée de Leïla dans leur vie fait terriblement peur, mais c'est aussi une femme douloureuse, complexe. Je trouvais très intéressant d'explorer ces contradictions... En plus, j'étais très heureuse que Régis me propose de travailler avec lui parce que ça fait longtemps qu'on se croise. J'étais ravie aussi de retrouver Cyril avec qui j'ai tourné SA RAISON D'ETRE de Renaud Bertrand et que j'aime beaucoup. Et puis Rachida est quelqu'un que j'admire. Enfin, j'adore le scénario. Je le trouve beau, différent, singulier. Il a du souffle et de la poésie. C'est superbe de parler de la différence, du handicap, du dépassement de soi, du partage, de la solidarité, et qui plus est dans cet univers tellement puissant qu'est le sport, et d'en parler avec cette force, cet amour, cette humanité... Moi, je ne fais que passer, j'ai un rôle secondaire mais j'aurais été triste de ne pas participer à cette aventure-là.

La coiffure, les lunettes, les vêtements...

Tout contribue à vous métamorphoser.

C'est un vrai plaisir d'actrice. On a cherché le personnage avec Régis, avec le coiffeur, avec la costumière... Il voulait que je perde une grande part de féminité, que je sois plutôt austère, alors que d'habitude, c'est l'inverse ! J'ai pensé à ces actrices comme Angelica Huston qui peuvent, dans certains rôles, être très dures. Une de ces femmes autoritaires et solides, à l'air sévère, campées sur leur position et leurs certitudes. J'ai enlevé ma frange, fait un chignon, mis un bandeau. Jamais, je n'ai eu le visage aussi dégagé. Et pour les costumes, j'y suis allée à fond. Je pense que ça lui a plu. Tout ça m'a beaucoup aidée pour jouer. J'avais l'impression quand je me regardais dans la glace d'être une autre, d'être une sœur inconnue ou une cousine éloignée. Il y a même des gens sur le tournage qui ne m'ont pas reconnue. C'était comme un voyage, comme un voyage exotique ! C'est un beau cadeau. S'aventurer sur des chemins quasi inconnus, même si on puise toujours dans une sorte de bibliothèque interne, dans des strates de la mémoire d'où, soudain, des choses surgissent... En même temps, je n'ai jamais eu à supplier mon fils de revenir...

Où allez-vous chercher ça, alors ?

Je ne sais pas... Chez Régis, sans doute ! C'est lui qui a écrit ce rôle, c'est lui qui me le transmet. Je le sens quand il me parle, quand il me donne des

indications, c'est lui qui me pousse. D'autant qu'il y a chez lui ce mélange d'autorité et de grande douceur, avec aussi quelque chose de douloureux. C'est ce qui fait sa force. Et sa rareté... Régis, c'est un amoureux, c'est sans doute notre point commun. J'aime travailler avec lui. On cherche beaucoup, il ne se contente jamais des premières choses qu'on lui donne. Et puis, il sait me freiner, moi qui suis plutôt speed, il sait m'imposer un rythme que je n'ai pas naturellement... J'aime que les metteurs en scène soient, comme lui, exigeants, qu'ils ne soient pas conventionnels, et qu'ils vous embarquent ! Qu'ils aient un vrai point de vue, qu'ils vous regardent comme une pâte à modeler et qu'il n'y ait là-dedans aucune politesse, même si ça n'empêche pas, au contraire, la pudeur, la finesse, la délicatesse...

Qu'est-ce que vous appréhendez le plus ?

Justement ces scènes où je dois dire à mon fils : « Reviens, je veux que tu reviennes. Où es-tu ? ». En même temps, tout ce que j'appréhende m'inspire, tout ce qui me fait peur me nourrit... Il y avait surtout ces scènes où je devais être dure avec Rachida, enfin avec Leïla... C'est tellement dur d'être dure. Ce que j'ai appris, il serait temps vous me direz, c'est de me cacher vraiment derrière un personnage, de ne pas être joyeuse, de ne pas se laisser envahir par ses propres émotions. Je me disais : « Là il ne faut pas que je pleure, il faut qu'elle soit dure mais en même temps c'est une femme qui souffre... » Je me souviens de cette scène en Bretagne où je hurle sur Rachida,





en lui disant qu'elle est inconsciente. C'était à la fois compliqué et excitant. Il ne fallait pas juste se mettre en colère, ça, je sais le faire, j'ai l'énergie pour. Il fallait trouver quelque chose de plus profond. Je sentais que Régis voulait quelque chose que je ne connaissais pas. J'appréhendais ça, mais Régis m'y a vraiment emmenée...

Quel est, selon vous, le meilleur atout de Cyril Descours pour jouer Yannick ?

Oh Cyril, il a beaucoup d'atouts ! Déjà cette vérité absolument incroyable... C'est un très bon comédien, avec une fragilité et une grande douceur mêlées à quelque chose de très viril et de très déterminé. On ne peut pas le mettre dans une case, Cyril. Il est très à l'écoute, il est très juste, il est très vrai, il est très profond...

Et chez Rachida Brakni qu'est-ce que vous aimez ?

J'aime ses yeux qui se plantent dans les vôtres et qui veulent voir la vérité absolue. Elle a des yeux de biche, mais d'une biche qui pourrait devenir tueuse aussi ! J'aime ce mélange qu'on lit donc dans ses yeux, j'aime sa discrétion et aussi le fait qu'on sente qu'elle est d'abord méfiante, qu'elle ne se livre pas d'un seul coup. Pourtant on avait une grande connivence. Elle est très juste, très forte. J'ai vu comment elle travaille, c'est impressionnant.

Si vous ne deviez garder qu'un moment de toute cette aventure ?

Bien sûr, la scène au Stade de France où Régis s'est servi de la réalité et l'a sublimée. Et puis, c'était tellement émouvant... Et il y a autre chose : Régis est quand même celui grâce à qui j'ai fait du cinéma...

...c'est-à-dire ?

A l'époque, il était assistant, il m'avait vue à la télé en train de faire la débile avec Carlos et il a dit à Annick Lanoë qui allait tourner LES NANAS que c'était moi qu'il fallait prendre pour le rôle !

ENTRETIEN AVEC ALADJI BA

Pour ceux qui ne suivent pas l'athlétisme, pouvez-vous vous présenter ?

Je me présente, je m'appelle Aladji, je voudrais bien réussir ma vie, être aimé... Plus sérieusement, je m'appelle Aladji Ba, athlète handisport, médaillé dans différentes compétitions internationales - Jeux paralympiques, Championnats du monde et Championnats d'Europe. Je suis un coureur non-voyant guidé par un athlète qui s'appelle Denis Augé.

C'est en vous regardant vous entraîner que Régis Wagnier a donc eu l'idée de LA LIGNE DROITE...

Je me souviens qu'en 2003, Régis tournait un documentaire sur Hicham El Guerrouj. Il est venu à Charléty où moi, je m'entraînais pour préparer les Championnats du monde. Il y avait une démonstration sur 400m des coureurs déficients visuels, enfin non-voyants. Etant du PUC, Charléty c'est mon stade, je connais bien la piste. J'ai d'abord été abordé par le cadreur de son documentaire que j'avais connu à l'occasion de reportages pour France Télévision trois ans auparavant à Sydney. Et c'est lui qui m'a dit que Régis Wagnier m'avait vu m'entraîner avec Denis Augé et qu'il aimerait bien me parler. J'ai rencontré Régis le jour de ma course, en rentrant du Stade de France à la Cité Universitaire où on était logés. On a un peu discuté et il m'a dit qu'il aimerait bien me voir plus longuement un jour parce qu'il aimerait faire quelque chose autour de l'handisport. Et puis, il m'a recontacté l'an dernier et a commencé à me parler de son film qu'il était en train d'écrire. Il m'a demandé des conseils, des précisions, et aussi de lui raconter comment se passaient l'entraînement, la course, la relation

guide-athlète, qu'est-ce qui était le plus important pour que ça fonctionne, quels étaient les risques aussi, etc. Toutes choses dont il voulait nourrir son scénario. Lorsque Gaumont lui a donné le feu vert, il m'a appelé pour me demander si je voulais rencontrer et conseiller ses acteurs.

L'idée vous a plu ?

Oui, bien sûr... Vous savez, si je suis entré en équipe de France d'athlétisme, je n'ai jamais voulu vraiment faire de l'athlétisme de haut niveau même si plus jeune, je voulais faire les Jeux Olympiques ! J'étais comme tous les jeunes qui voient des sportifs et veulent faire comme eux. Un enfant de 9 ans qui voit Zidane veut faire du foot. Moi, c'est Carl Lewis qui me faisait rêver et je voulais faire comme Carl Lewis. Quand j'ai perdu la vue, la vie a fait que j'ai rencontré des gens qui m'ont poussé à faire de l'athlétisme en AS parce qu'ils me disaient que j'avais les qualités pour. Ensuite, on m'a poussé en équipe de France parce qu'ils pensaient que je pouvais faire des choses au niveau international. Et voilà... Mais mon but premier n'était pas du tout ça. C'était juste de pouvoir faire du sport pour démontrer aux parents d'enfants handicapés que ceux-ci pouvaient faire de sport. J'avais monté un club de déficients visuels. Au départ, on était 15 et rapidement on s'est retrouvés à 8 parce que certains parents pensaient que c'était trop dangereux. Lors de mes premiers championnats de France, c'était la première fois qu'on faisait une course guidée sur 100m, j'ai glissé, je suis tombé, mon guide m'est tombé dessus, le guide d'à côté a voulu décaler son coureur, ils sont tombés, et ainsi de suite... Il y a une chute collective ! On s'est relevés et on a terminé la course. Quand je suis rentré dans

les tribunes, une dame m'a dit : « J'ai une fille de 6 ans qui perd la vue. Dans deux ans, elle ne verra plus du tout. En vous regardant aujourd'hui, j'ai compris que ma fille ne verra pas mais qu'elle sera tout à fait capable de faire du sport si elle a envie et ça me rassure. Ça veut dire que rien n'est perdu. Elle sera non-voyante mais elle ne sera pas impotente. Je ne lui dirai pas que le sport est dangereux pour elle, en tout cas pas plus que pour n'importe qui. ». Je me suis dit que si je pouvais faire passer cette idée-là, c'était gagné. On peut être non-voyant et courir. Les non-voyants ne sont pas condamnés à vivre dans des ghettos et faire du rempaillage de chaise ! On n'est pas obligé non plus d'être kiné ou accordeur de piano, on peut être non-voyant et sportif de haut niveau. Que ce soit à la télévision, dans les journaux, au cinéma, c'est bien que le message soit entendu...

Comment ça s'est passé avec Rachida Brakni et Cyril Descours ?

Très très bien. Ils ont été très réceptifs. Ils m'ont posé beaucoup de questions qui tournaient bien sûr autour du scénario du film mais ils se sont aussi beaucoup intéressés à ce qu'il y avait en dehors du film, en dehors du tournage, à tout ce qui touchait le monde du handicap visuel. Je sais qu'ils ont vu des documentaires, que Cyril a été dans un centre de rééducation pour accidentés, et qu'il a couru avec un jeune homme qui est devenu mal voyant l'année dernière et qui perd la vue. Ils sont venus courir ensemble pour Handicap International, j'étais là, je leur ai donné quelques conseils avant la course. Ce qui était vraiment bien, c'est que Cyril et Rachida se sont vraiment intéressés à tout.



Qu'est-ce qui, selon vous, a été le plus difficile pour Cyril et Rachida ?

Pour Rachida, c'était un peu plus simple même s'il lui fallait s'adapter à Cyril, trouver la bonne foulée, le bon rythme... Pour Cyril, je pense que c'était compliqué. Déjà, il a dû s'adapter à différentes personnes, puisque dans le film, il a plusieurs guides. En fait, il s'est retrouvé un peu dans la situation d'un vrai sportif non-voyant qui doit s'adapter aux gens qui se proposent. Quand on cherche un guide, la difficulté c'est de trouver quelqu'un avec qui vous pouvez vous entendre aussi bien sur la piste que dans la vie. On ne peut pas courir avec quelqu'un avec qui on ne s'entend pas en dehors et à qui on est obligé de faire des concessions sur la piste, et inversement... Il faut qu'il y ait une vraie cohésion. Cyril a dû passer par là et ensuite, il a dû combattre ses craintes de courir les yeux bandés, il a dû s'adapter à la peur comme les non-voyants... En même temps, c'était un rôle et donc il ne pouvait pas se laisser paralyser par ses peurs ce qui l'aurait empêché de jouer ce qu'il avait à jouer. Il a dû apprendre à contrôler tout ça. Je crois que le principal défi qu'ils ont eu à relever tous les deux, c'était leur préparation sportive d'avant-tournage, mais ça... c'est difficile pour n'importe qui ! Pour Cyril, c'était d'autant plus complexe qu'il devait travailler deux fois plus pour avoir non seulement l'attitude d'un athlète de haut niveau mais aussi d'un athlète déficient visuel.

Dans le film, vous jouez votre propre rôle. Qu'est-ce qui était le plus difficile pour vous dans la course finale ?

Ça a été une course compliquée à mettre en place, parce qu'on n'avait droit qu'à une prise. Il ne fallait pas qu'on se rate ! C'est l'arrivée surtout qui a été très difficile à régler puisque la victoire se fait vraiment sur le fil... Mais c'était intéressant à faire, c'était comme un rôle à jouer. Ça m'a bien plu. Le seul truc qui m'embêtait, c'était de perdre au Stade de France ! J'ai bien eu la tentation à 30 m de l'arrivée de taper un sprint...

LES SPORTIFS QUI TIENNENT LEUR PROPRE RÔLE DANS LE FILM

ALADJI BA

Non-voyant depuis l'âge de 5 ans, Aladji Ba pratique le sprint malgré son handicap. Aladji est un athlète hors du commun qui aime et sait donner des leçons de courage. Il le démontre aux côtés de l'association « Premiers de cordées » mais aussi à l'occasion de rencontres avec des collégiens ou adolescents. Demandez lui d'aller toujours plus vite et il vous expliquera les rudiments de la course dans la peau d'un non-voyant.

Palmarès

- 2005** - Champion de France sur 400m
- 2004** - Bronze sur 400m Jeux Paralympiques d'Athènes
- 2003** - Bronze sur 400m aux Championnats du Monde IAAF
- 2003** - 2001 Vice Champion d'Europe sur 400m
- 2002** - Bronze sur 400m aux Championnats du Monde

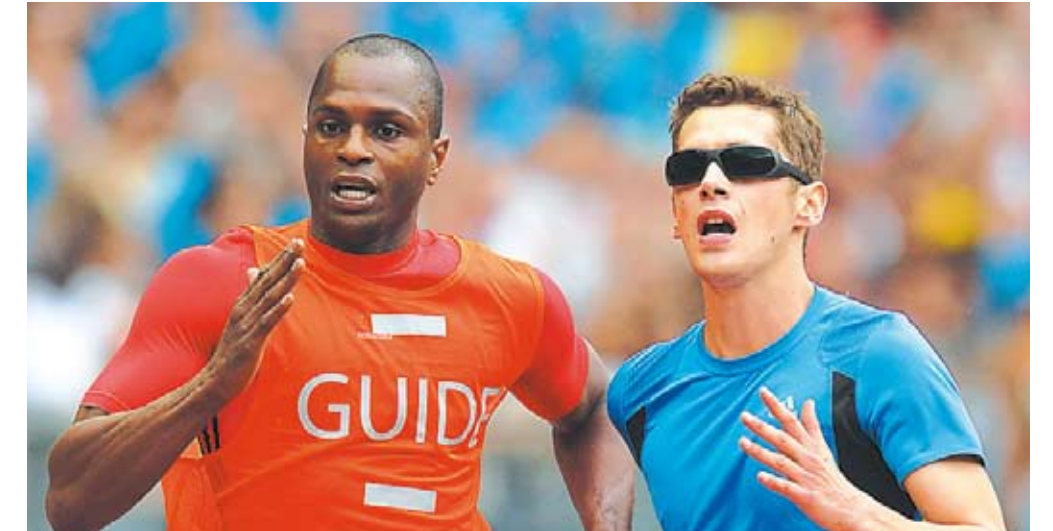


GAUTIER TRÉSOR MAKUNDA

Gautier Trésor Makunda est athlète malvoyant. Grand sportif au palmarès international, Gautier Trésor a battu les records de France sur 100m et 200m anciennement détenus par Aladji Ba.

Palmarès International :

- 2008** - Bronze sur 100m aux Jeux Paralympiques de Pékin
Bronze sur 4x100m aux Jeux Paralympiques de Pékin
- 2006** - Champion du Monde sur 100m
- 2005** - Champion d'Europe sur 100m
Vice Champion d'Europe sur 200m
- 2004** - Vice Champion sur 100m aux Jeux Paralympiques d'Athènes



SEYDINA BALDÉ

Seydina Baldé découvre les arts martiaux grâce au cinéma. A 16 ans, Il se met au karaté où il va se forger un des plus beaux palmarès du sport français. Capitaine de l'équipe de France, ce combattant hors-pair termine sa carrière avec cinq titres de champion du monde. C'est en pleine gloire, à trente ans, que Seydina Baldé décide de quitter le sport de haut niveau, afin de réaliser son rêve d'enfant, faire du cinéma. Dans LA LIGNE DROITE il interprète le rôle de Franck.

FICHE ARTISTIQUE

Leïla **Rachida BRAKNI**
Yannick **Cyril DESCOURS**
Marie-Claude **Clémentine CELARIE**
Franck **Seydina BALDE**
Jacques **Thierry GODARD**
Vincent **Grégory GADEBOIS**
Martial **Gautier Trésor MAKUNDA**
Aladji **Aladji BA**
L'éducateur **Romain GOUPIL**

FICHE TECHNIQUE

Réalisateur **Régis WARGNIER**
Scénario Original **Régis WARGNIER**
Produit pour Gaumont par **Jean COTTIN**
Producteur Délégué **Sidonie DUMAS**
Producteur Associé **Marc de LACHARRIERE**
Coproduction **Gaumont / France 2 cinéma**
Avec la participation de **Canal Plus / Ciné Cinéma / France Télévisions**
Avec le soutien de **La Région Ile-de-France en partenariat avec le CNC**
et La Fédération Française d'Athlétisme

Musique **Patrick DOYLE**
Image **Laurent DAILLAND**
Direction de Production **Yann ARNAUD / Philippe DESMOULINS**
Assistant mise en scène **Laure PREVOST**
Décor **Yohann GEORGES**
Costumes **Pierre-Yves GAYRAUD**
Casting **Pierre-Jacques BENICHO**
Son **Antoine DEFLANDRE / Patrice GRISOLET / Franco PISCOPO**
Montage **Simon JACQUET**

Paris



400m ligne droite

IAAF Diamond League



1			0:57:46
2			0:57:55
3			1:00:42

 OMEGA